

*Ariel Magnus*  
*EICHMANN À BUENOS AIRES*



« Un roman aussi magnétique  
que troublant. »

JAVIER CERCAS

LES ÉDITIONS DE  
L'OBSERVATOIRE



# Eichmann à Buenos Aires

## Du même auteur

*Une partie d'échecs avec mon grand-père*, Rivages, 2018 (traduit par Serge Mestre).

Ariel Magnus

# Eichmann à Buenos Aires

Traduit de l'espagnol (Argentine) par  
Margot Nguyen Béraud

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-1749-7  
Dépôt légal : 2021, août  
© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2021  
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

S'il tombe sur un bon gouvernement, le subordonné, celui qui reçoit des ordres, a de la chance ; s'il tombe sur un mauvais, il n'en a pas. Moi je n'ai pas eu de chance.

ADOLF EICHMANN, *Götzen*

Si vous vous surprenez à avoir de la peine y compris pour quelqu'un comme Eichmann, ne vous dépêchez pas de la réprimer, car c'est exactement cela qui nous différencie de lui.

BETTINA STANGNETH,  
*Eichmann hinter den Spiegeln*





## IV

### Des fleurs pour Vera

*Sag mir wo die Blumen sind,  
wo sind sie geblieben ?  
Sag mir wo die Blumen sind,  
was ist geschehen ?*

Pourquoi tant de malchance ?

Pile le jour de ses retrouvailles avec son épouse, après sept ans de séparation aussi forcée que forcenée, la ville se retrouvait sans fleurs. Mais aussi sans transports publics, sans journaux, sans possibilité d'aller consulter à l'hôpital et sans collecte des déchets, et ce depuis que les syndicats avaient appelé au deuil national. Y compris dans ces circonstances, la pénurie de roses, les fleurs préférées de Vera, ou à défaut, de freesias, de jasmin – pas même un minuscule petit bouquet d'œillets –, c'était cela la vraie catastrophe.

– Mais si vous ici fleurs et pas fleurs, pourquoi vous ici ? s'énerva Ricardo Klement devant le dernier fleuriste qu'il avait trouvé, à vingt blocs de l'hôtel.

– On attend des livraisons du Chili, expliqua le commerçant avec une excitation quelque peu insultante.

Ce devait être la première fois de sa vie qu'il se retrouvait sans marchandise à dix heures du matin, un lundi ordinaire, hivernal

et pluvieux, soit le jour le moins indiqué pour acheter des fleurs à quelqu'un.

— Notre Evita est morte, le peuple a tout raflé pour lui rendre hommage.

— *Verfluchte Schlampe* !<sup>1</sup> murmura Klement, de toute sa frustration, puis il écrasa sa cigarette par terre, pour ne pas écraser autre chose.

L'homme à la blouse verte et aux mains terreuses n'eut pas besoin de parler allemand pour deviner que ce monsieur à la voix stridente, pénible à écouter, venait de proférer une violente insulte, sans toutefois identifier que celle-ci était destinée à la Cheffe Spirituelle de la Nation, décédée l'avant-veille d'un cancer de l'utérus (qu'elle n'avait jamais utilisé). Considérant qu'un client ne cessait jamais de l'être même s'il n'avait encore rien acheté, il se contenta de lui adresser une moue ambiguë, de fossoyeur, puis retourna à ses ciseaux rouillés, avec lesquels il faisait friser le bolduc coloré qui entourerait les bouquets internationaux.

Klement n'avait pas le temps d'attendre cette commande de son côté de la Cordillère. Le bateau de son épouse devait déjà avoir accosté et il voulait être à son hôtel quand elle y arriverait, conduite par ceux qui avaient été missionnés pour cela. Il aurait préféré se rendre personnellement au port, fouler ces docks imposants où il avait lui-même débarqué deux ans plus tôt, avec à peine cinq cents pesos argentins en poche, revoir son premier regard d'espoir et de stupéfaction, reflété dans celui de son épouse. Sa présence là-bas aurait également servi à lui montrer qu'elle pouvait poser sans crainte le pied sur cette terre bénie ; cette terre qu'on disait si sûre pour les hommes dans sa situation que Klement avait eu du mal à se convaincre

---

1. Petite conne ! (toutes les notes sont de l'éditeur)

qu'il pouvait être dangereux de s'afficher en public avec cette femme ; après tout, ils étaient officiellement divorcés et des agents ennemis auraient très bien pu la suivre.

Il traduisit alors sa furie intérieure en grandes foulées de ses jambes arquées, les poings enfoncés dans les poches trouées de son pardessus, le buste penché vers l'avant et les yeux rivés aux pavés, dont les formes et les couleurs se révélaient épouvantablement irrégulières. Pour se calmer, il compta ses pas et eut de nouveau la confirmation qu'il y en avait cent entre chaque coin de rue, que l'on appelait ici *cuadra*. De ce concept-là, avec celui de *manzana*, le pâté de maisons, qui lui était associé, semblaient dépendre la localisation et la taille de toute chose dans cette ville, et c'était pour cette raison que ce furent les deux premiers mots qu'il avait appris dans cette langue vernaculaire. Le fait que la métaphore choisie pour évoquer un carré de ciment soit son fruit préféré (surtout sous sa forme fermentée : le délicieux *Apfelwein*<sup>1</sup>) ne pouvait être que de bon augure ; ce qui fut confirmé lorsqu'il goûta sa première *manzana*, sa première pomme argentine. C'est pourquoi il en avait rapporté plusieurs kilos de Tucumán ; il voulait que ce soit la première chose que mangent les nouveaux habitants. Pourquoi n'avait-il pas pensé à prendre aussi quelques fleurs ? Il ne savait donc pas que l'on appelait cette province « le jardin de la République » ?

Klement fut à nouveau envahi par cette sensation d'échec qui l'accompagnait depuis bien avant qu'il ait fait l'expérience du monde, tel un péché originel de fabrication artisanale. Vieille habitude ! essaya-t-il de se justifier. Tout de même, avant de monter dans le train, il savait déjà qu'Evita était décédée, et il avait vécu assez longtemps dans ce pays pour savoir que tout ce qui tournait autour de cette femme était toujours exagéré,

---

1. Cidre allemand.

démesuré. En descendant à la station Retiro, se dirigeant vers l'hôtel avec ceux qui lui amèneraient bientôt son épouse, lorsque ces mêmes *Kameraden* l'avaient accueilli à l'époque, Klement avait déjà pu observer une file interminable que les Argentins qualifiaient d'*india*, indienne, et qu'ils formaient avec une précaution ridicule dès qu'ils se retrouvaient à plus de trois au même endroit. Des *cuadras* et des *cuadras*, des *manzanas* et des *manzanas* de pleureurs alignés pour faire leurs adieux à la Porte-Parole des Humbles ; chaque homme et chaque femme avec son bouquet de fleurs, s'abritant des pluies intermittentes sous le journal où ils avaient lu et relu la nouvelle. Klement était surtout touché par la quantité de militaires qui escortaient cette veillée funèbre serpentant à ciel ouvert. Leurs longues capotes de feutre et leurs bottes noires de cavaliers lui rappelaient son propre costume d'il n'y avait pas si longtemps, celui qu'il aurait aimé porter pour une occasion aussi spéciale.

Calmé par sa marche, ou plutôt par le décompte de ses pas, il dut admettre qu'une mort comme celle-ci, bien qu'à un si jeune âge, était tout ce dont pouvait rêver un leader populaire. Pour ne pas dire une épouse de leader. S'il y avait une chose chez le général Perón que Klement admirait, au-delà de la ferveur qu'il inspirait aux gens, c'était la désinvolture avec laquelle il menait ce commandement partagé, du moins non exclusif, avec une femme, et qui plus est la sienne. Ce n'était pas tant que Klement méprisait le sexe féminin, bien au contraire, mais de là à lui céder une place aussi déterminante dans la vie publique, il y avait ce qu'on appelait un abîme. Le pouvoir, n'importe quel homme le protège jalousement, y compris de ses plus proches collaborateurs, et par conséquent, s'afficher ainsi en telle compagnie, à un simple pas d'écart, impliquait une confiance allant bien au-delà de celle que l'on réserve à sa police secrète. C'était la marque d'un pouvoir authentique. Même s'ils avaient su que

leur compagne mourrait à trente-trois ans sans avoir eu tout à fait le temps de prendre assez d'envergure pour leur faire véritablement de l'ombre, peu de dirigeants l'auraient laissée développer un tel ascendant sur leurs partisans.

Avec une once de ressentiment, il se demanda si ce n'était pas cela qui avait manqué au chef de son propre pays, dont l'épouse s'appelait également Eva et qui était morte aussi jeune qu'elle, sans enfants. Ces similitudes paradoxales (l'Eva argentine avait-elle un trente-deuxième de sang juif, comme on l'avait découvert chez l'autre ?) ne faisaient que mettre en relief les différences notoires entre cette actrice teinte en blond qui avait conquis le général puis le pays entier, et cette cuisinière, vraie blonde qui semblait être née dans ce même bunker où elle était morte. Quant à la différence entre les deux maris et leur moitié d'orange, elle n'était pas des moindres ; l'un ayant caché la sienne jusqu'à sa mort, l'autre l'ayant exhibée dès le premier instant. Klement se demanda ce que le Führer aurait pu gagner avec cette Eva-là à ses côtés. Sachant qu'il avait fini par tout perdre, cette question avait une certaine pertinence. Peut-être que, sans le vouloir, ses charmes lui auraient fait passer l'idée idiote d'envahir la Russie.

Il s'arrêta à un coin de rue pour s'allumer une autre Condal, dans cette partie de la ville qui, au moment de son arrivée, par un hiver humide comme celui-ci, lui avait tant rappelé le centre de Vienne, celui de Berlin ou celui de Paris. Jusqu'à présent, il avait seulement connu, hormis ces trois-là et d'autres villes européennes, celles du Proche-Orient par lesquelles il était passé avant la guerre, au cours de sa tentative de pénétration ratée du mouvement sioniste. Comme c'était arrivé à Moïse, on ne lui avait pas permis d'entrer en Terre promise, où il avait le projet de s'entretenir avec le Grand Mufti de Jérusalem ; ce qui ne l'empêcherait cependant pas de se vanter plus tard de leur

amitié. D'où le fait qu'il s'était attendu à un endroit similaire à cet Orient lointain, sans tuniques ni mosquées scintillantes, mais avec cette même précarité architecturale, constituée principalement de rues en terre, battue par de nombreux pieds nus. Et bien que ce préjugé ait fini par être tout à fait balayé lorsqu'il eut déménagé dans une zone rurale du Nord-Ouest, dès qu'il revenait à Buenos Aires, il ne s'habituaît pas à contempler, de ce côté-ci du monde, une ville dont le centre historique aurait pu briller par son opulence y compris de l'autre. Il était vrai que les façades dix-neuvième, pour la plupart décolorées, voire décrépies, alternaient avec des bâtiments modernes et informes, d'une laideur scrupuleuse, et qu'au sol, à leurs pieds, s'agglutinait une quantité de déchets insolite par sa constance, comme s'ils étaient produits par les coups de balai négligents des employés chargés de les nettoyer. Tout aussi vrai que, derrière l'élégance des passants aussi attentifs au pli de leur pantalon qu'à leur raie sur le côté, se cachaient souvent des vêtements *irremendablement* près de s'effilocher. Rien de cela n'échappait à Klement, mais malgré tout, Buenos Aires, avec ses cinémas, ses théâtres et ses boutiques de luxe, demeurait cette ville européenne qu'elle lui avait évoquée au début, lorsqu'on s'était empressé de le conduire du port à une pension allemande, au centre-ville, comme s'il était encore sur ce vieux continent où il ne devait pas être repéré. Ce premier soir, en se couchant, il avait eu la sensation d'avoir traversé un rêve ; un rêve composé des débris du cauchemar qu'il avait laissé derrière lui : pour chaque pierre tombée de l'autre côté de l'océan sous une bombe alliée, d'autres avaient poussé ici sauvagement, comme des champignons. En se réveillant le lendemain, l'Argentine ne lui avait plus semblé ce refuge d'urgence, le dernier endroit du monde où fuir pour préserver sa liberté et sauver sa vie, mais un second foyer, dans la continuité

du premier, architecturalement prédestiné à héberger les perdants dès le début de la débâcle.

Le nom retentissant de ce pays presque antarctique, il l'avait rencontré pour la première fois dans le cadre de ses études hébraïques, lorsqu'il avait dû lire et résumer *L'État des Juifs*, de l'Autrichien Theodor Herzl, avant d'entrer en poste au bureau des affaires juives du tout nouveau gouvernement national-socialiste. Dans cette bible du sionisme, le père spirituel du mouvement proposait l'Argentine comme alternative au cas où le retour en Eretz Israel s'avérerait impossible, insistant sur le fait que c'était l'une des nations les plus riches de la planète, aux dimensions aussi immenses que sa population était faible. Bien avant que surgisse l'idée d'envoyer les Juifs dans la colonie française de Madagascar ou de les concentrer à Nisko, en Pologne, celui qui à l'époque était encore *Untersturmführer*<sup>1</sup> avait repensé à Herzl et à la possibilité de faire de ce rêve une réalité, moins en termes pratiques (son domaine d'expertise était les trains, pas le trafic maritime) qu'en termes théoriques. Mais il s'était tant bercé de l'illusion que cette contribution lui vaudrait un « bonbon » (comme on appelait les insignes dans la hiérarchie de la SS), que cette initiative s'était essoufflée en son for intérieur pour finalement sombrer dans l'oubli, de même que plus tard les solutions polonaise et africaine. Il trouvait amusant, en y réfléchissant, que cette Terre promise suppléante finisse par devenir la solution, non pas au problème juif, mais à celui qu'il s'était lui-même créé en essayant de le résoudre.

Il arriva à l'hôtel Majestic de l'*avenida* de Mayo, qu'il avait choisi parce qu'il lui rappelait l'hôtel Majestic de Budapest, où il avait organisé (ou tenté d'organiser) le troc d'un million de Juifs hongrois en échange de dix mille camions. Il traversa le

---

1. Grade paramilitaire de la SS.

vestibule orné depuis la veille d'un autel improvisé en l'honneur de la Dame de l'Espérance, ainsi qu'était également connue la défunte, puis il appuya sur le bouton près des grilles noires en fer forgé. Simultanément à la cabine mobile, bien qu'à une vitesse très supérieure, une idée descendit jusqu'au cerveau de Klement. Il tourna les talons, refit en sens inverse les quelques pas jusqu'à cette petite table avec la photo et le vase, collée contre un miroir à l'encadrure dorée, devant lequel il s'arrêta pour réajuster sa cravate et plaquer en arrière le peu de cheveux qui lui restait. Il remit son chapeau et regarda sa moustache grisonnante qui dissimulait l'asymétrie congénitale de son visage creusé où ressortaient, tels des implants, son long nez aux larges narines tombant sur un petit menton fendu, et ses grandes oreilles de Juif, comme n'avaient pas manqué de l'observer dans son dos ses anciens camarades, sous-estimant l'amplitude de leur ouïe.

L'ascenseur toucha terre, et dans un mouvement rapide, le regard en coin vers la réception où un jeune en livrée remplissait un registre, les fleurs pour Eva devinrent des fleurs pour Vera.

Klement éjacula dans les entrailles de son épouse, une giclée qui tenait plus de la revendication que du plaisir, afin de lui faire passer sa mine surprise de le voir autant vieilli, puis il se retira dans la salle de bain avant que son membre se ramollisse et se rétracte sous son capuchon, ce qui aurait rendu plus difficile le décalottage en profondeur auquel il le soumettait habituellement après avoir couché avec une femme, y compris la sienne. Ils n'avaient guère de temps pour le cérémonial, car les enfants rentreraient d'un moment à l'autre, dès qu'ils auraient dépensé les cent pesos que leur avait donnés l'oncle Ricardo comme *Taschengeld*<sup>1</sup> de bienvenue.

---

1. Argent de poche.



Ils étaient immenses, méconnaissables, surtout Klaus, l'aîné, devenu du haut de ses seize ans le nouvel époux de sa mère, à en juger par la méfiance avec laquelle il regarda l'homme qu'elle leur présenta comme leur *Onkel* ; mépris à peine tempéré par le généreux billet que l'oncle lui donna en même temps que les pommes, pour qu'il le dépense pendant sa promenade avec ses frères dans leur nouvelle ville. Ses cadets, Horst et Dieter, par ordre d'arrivée, n'avaient pas nourri envers le nouvel oncle ce même sentiment tièdement hostile, trop occupés qu'ils étaient avec les osselets de vache qu'on leur avait offerts à leur arrivée au port, et avec lesquels ils s'étaient mis à jouer par terre dans la chambre exactement comme Klement avait vu faire les enfants indigènes, comme si les règles n'appartenaient pas à un jeu précis ni à une société en particulier mais à l'enfance en général. La dernière fois qu'ils s'étaient vus, ils avaient cinq et trois ans ; aussi auraient-ils pu avoir été remplacés par n'importe quels autres enfants, comme dans ces films où plusieurs acteurs jouent le même rôle à différents âges de la vie du personnage, et ce sans que Klement ne s'en soit aperçu.

Veronika, en revanche, sa chère Vera, n'avait pas changé : le visage toujours aussi rond, les cheveux aussi noirs et les yeux aussi bleus ; le corps aussi massif, dont les extrémités étaient toujours aussi fermes et les fesses aussi spongieuses. Dans la plus grande intimité, Klement l'appelait *Vulpus*, en l'honneur de l'épouse de Johann Wolfgang von Goethe, célèbre pour ses rondeurs et sa rusticité désinvolte, qu'il préférerait à la rubiconde sveltesse longiligne de l'Aryenne typique. Il n'avait jamais considéré comme un problème que son épouse vienne d'une famille de paysans, contrairement au fait qu'elle soit catholique et n'accepte de se marier qu'à l'église, ce qui était mal vu chez ses camarades du Parti, tous déistes, ainsi que l'exigeait le Führer. Plus tard, il avait affirmé que Vera s'était convertie à son tour à

cette religion national-socialiste prônée par Hitler, bien que ce ne soit en réalité qu'un désir de sa part. Vera s'agrippait à sa foi comme au premier jour, au point que la première chose qu'elle fit, lorsqu'ils se retrouvèrent seuls dans la chambre d'hôtel, fut de lui demander de s'agenouiller pour prier en remerciement de ces retrouvailles. Ainsi, à genoux sur le tapis, comme quand ils étaient jeunes, la tête enfouie dans la nuque de Vera comme dans un oreiller, en respirant cette odeur de foin et d'amande moulue qui était son parfum le plus profond, Klement l'avait possédée, également pour lui rappeler que ce n'était pas Dieu qui avait payé ses billets, mais lui, avec l'argent économisé sur deux années de travail dans ce pays.

Sur le seuil de la salle de bains, déjà rhabillé, il raconta à sa femme, légèrement euphorique, une coïncidence dont il venait de s'apercevoir. Sur le passeport de la Croix-Rouge qu'il s'était fait faire pour émigrer en Argentine, en plus d'avoir changé de nom et de lieu d'origine (et de religion et d'état civil et de profession), il avait passé sa date de naissance de 1906 à 1913. Aucun élément de sa nouvelle identité ne devait ressembler à ce qu'il voulait cacher, lui avait-on conseillé, mais il ne savait pas vraiment pourquoi il avait choisi cette date plutôt qu'une autre. L'écart d'années correspondait presque à celles qu'il avait passées dans sa Solingen natale avant que sa famille déménage à Linz, en Autriche, la patrie qu'il quitterait plusieurs décennies plus tard pour retourner en Allemagne, cette fois dans le but de rejoindre en jeune adulte les rangs du nouvel ordre. Mais si ce choix était né d'un traumatisme d'enfance, il n'aurait pas dû se fonder sur cette émigration, à l'origine de tous les problèmes qui l'empêcheraient ensuite de terminer sa scolarité, mais correspondre aux neuf ans qu'avait Klement à la mort de sa mère, le véritable point de bascule de son enfance. Mais ce choix recouvrait tout son sens maintenant que cette petite énigme

était éclairée par le temps lui-même : ces sept années d'écart prophétisaient leurs sept années de séparation, de sorte qu'en retrouvant son épouse, à cet instant précis, il avait le même âge que lorsqu'il l'avait embrassée pour la dernière fois.

– N'est-ce pas merveilleux, *Schatzi*<sup>1</sup> ?

– Moi aussi je peux aller aux toilettes ?

Klement alluma une des Gloria que sa femme lui avait apportées, découvrant avec un étonnement amusé que même le nom de sa marque préférée de cigarettes allemandes augurait son futur en espagnol (plus jeune, il aurait juré que c'était un mot anglais), puis il ouvrit les fenêtres en grand, malgré le froid, pour dissiper tout résidu d'odeur de sexe. Les coïncidences numériques le rendaient toujours mélancolique, comme après avoir été témoin d'un petit miracle qui redevient d'autant plus anodin dans le monde qui l'entoure. Accoudé à l'appui de fenêtre, il balaya du regard l'asphalte humide, sillonné de hauts arbres et de vieux lampadaires, une image à laquelle il ne manquait même pas les drapeaux avec la croix gammée pour lui rappeler son pays, car là-bas non plus ils n'y étaient plus accrochés.

Au fond de l'avenue, entre les branches clairsemées des platanes, apparaissait le majestueux édifice du Congrès, où les couronnes funéraires recouvraient complètement les larges marches de l'entrée. Lui revint alors en mémoire le discours prononcé par Evita le 17 octobre de l'année précédente, la première transmission en direct à la télévision argentine, qu'il avait suivie sur un appareil de fabrication nationale installé en plein air devant le bâtiment de la gouvernance de la province de Tucumán. « Si ce peuple me demandait ma vie, je la lui donnerais en chantant », avait dit la première dame, c'était du moins ce que l'on avait rapporté à Klement car son espagnol

---

1. Mon trésor.

était encore tout juste suffisant pour le commerce quotidien. Cette phrase d'Evita lui avait naturellement rappelé sa grande formule à lui : il sauterait en riant dans la tombe en sachant que cinq millions de Juifs y étaient déjà. Pour cette raison, Klement avait eu l'impression d'être lui-même à ce balcon, au-dessus de tous ces gens buvant ses paroles, ces masses ferventes si semblables et à la fois si différentes de celles qu'il avait connues : d'un côté l'ordre, de l'autre le chaos ; d'un côté les chemises brunes, de l'autre les sans-chemises, *los descamisados*.

Un 17 octobre, date si marquante pour les Argentins, avait débuté à Berlin, exactement dix ans plus tôt, la déportation des Juifs de cette ville. C'était l'opération la plus importante que Klement ait eue jusqu'alors sous son commandement, en plein cœur du Reich qui, dès que possible, devait être nettoyé de ses Juifs, *judenrein*<sup>1</sup>, et elle était par conséquent restée gravée dans sa mémoire comme une date presque historique. Peut-être que si on l'avait laissé finir son travail, elle l'aurait effectivement été, au lieu de rester vacante sur le calendrier et qu'un autre régime des antipodes se l'accapare. Avec amertume, il repensa qu'ils avaient eu beau projeter de durer mille ans, ils n'étaient même pas parvenus à s'approprier une seule date.

Il jeta sa cigarette dans la rue, inspira profondément le mélange d'odeur de bois vivant et de bois brûlé qui flottait dans l'air, puis referma la fenêtre. Il regarda discrètement sa montre dorée, le seul bijou qu'il possédait, non pour en faire étalage mais comme éventuelle monnaie d'échange, une astuce qu'il avait apprise des Juifs qui émigraient illégalement en soudoyant les douaniers. Mais ce n'était pas encore l'heure du déjeuner, autrement dit de commencer à se permettre de boire du vin. Vera sortit de la

---

1. Terme allemand employé sous le Troisième Reich, pendant la Shoah, pour signifier qu'un endroit est « nettoyé de tous Juifs ».

## Sources

Ce roman se fonde essentiellement sur les écrits d'Adolf Eichmann : *Ich, Adolf Eichmann* (la transcription, éditée par Willem Sassen, des entretiens menés chez lui, *calle Libertad*) ; *Das Eichmann-Protokoll*, où sont reproduits (là encore, édités) les interrogatoires réalisés avant son procès à Jérusalem ; *Götzen*, le livre qu'il a écrit en prison ; et son manuscrit « *Meine Flucht* » (« Ma fuite »).

L'ouvrage qui m'a cependant le plus aidé, en me poussant à écrire celui-ci et en me servant de guide, est *Eichmann vor Jerusalem*, de Bettina Stangneth, publié pour la première fois en 2009 en Allemagne<sup>1</sup>. Bettina m'a conseillé par mail, répondant avec une infinie patience et une merveilleuse érudition à toutes mes questions, elle m'a éclairé sur certains aspects de la biographie et de la personnalité d'Eichmann, et m'a donné accès à des informations et des éléments de ses archives personnelles, avec ouverture, désintéressement et (non sans moins d'importance) intelligence et drôlerie. À elle et à sa générosité, je témoigne ma plus profonde reconnaissance.

---

1. En français : *Eichmann avant Jérusalem*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Calmann-Lévy, 2016.

Outre cette biographie, l'incroyable *Eichmann à Jérusalem* de Hannah Arendt, et ce très beau livre qu'est *L'Affaire 40/61* de Harry Mulisch<sup>1</sup>, je me suis aussi servi, entre autres, de : *Eichmann hinter den Spiegeln*, de Bettina Stangneth ; *Lüge ! Alles Lüge ! Aufzeichnungen des Eichmann-Verhörers*, de Bettina Stangneth ; *Becoming Eichmann*, de David Cesarani ; *La traque d'Eichmann*, de Neal Bascomb<sup>2</sup> ; *Operation Eichmann*, de Zvi Aharoni ; *The House on Garibaldi Street*, d'Isser Harel ; *Bruder Eichmann*, de Heinar Kipphardt ; *Heilig*, d'Eckhard Schimpf ; la revue *Der Weg* ; « *Inhumanity in the Humanities : On a Rare Consensus in the Human Sciences* », d'Abram de Swaan, in *The Making of the Humanities*, édité par Rens Bod, Jaap Maat et Thijs Weststeijn ; *Santa Evita*, de Tomás Eloy Martínez<sup>3</sup> ; *La ruta de los Nazis en tiempos de Perón*, de Holger M. Meding ; *Nazis on the Run*, de Gerald Steinacher ; *La auténtica Odessa*, d'Uki Goñi ; *Eichmann in My Hands*, de Peter Z. Malkin ; *Eichmann en Argentina*, d'Álvaro Abós ; *Los expedientes Eichmann*, de Gaby Weber ; *Une douce flamme*, de Philip Kerr ; *Mengele : The Complete Story*, de Gerald L. Posner et John Ware ; *La Disparition de Josef Mengele*, d'Olivier Guez.

Pour finir, je tiens à remercier mon frère David, pour son aide bibliographique depuis Berlin ; Lela Weigt, pour sa minutieuse relecture de la première version ; et mon agent Michael Gaeb, tout particulièrement, pour m'avoir encouragé dès le début et soutenu pendant tout le processus d'écriture.

---

1. En français : traduit du néerlandais par Mireille Cohendy, Gallimard, 2003.

2. En français : traduit de l'anglais par Patrick Hersant, Perrin, 2013.

3. En français : traduit par Édouard Jimenez, Robert Laffont, 1997.